

GASTON VUILLIER

LA TUNISIE

ILLUSTRÉE PAR L'AUTEUR



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

1896

Tous droits réservés



La Tunisie

Gaston Vuilliers, 1896

(<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k106534x>)

Comme nous jetons l'ancre loin de Sfax! Et voici que la mer si calme, unie comme un miroir, commence à s'agiter au souffle d'une brise qui, d'abord légère, augmente régulièrement d'intensité. Par un phénomène inexplicable le flux et le reflux, à peine sensibles sur cette côte africaine, en général, donnent ici une différence de 1 mètre 50 entre les hautes et basses eaux. Au moment des équinoxes la différence serait beaucoup plus grande et atteindrait deux mètres. C'est pourquoi cette côte, tant redoutée des anciens, est toujours dangereuse à cause de ses bas-fonds, pour des navigateurs qui ne connaîtraient pas les phénomènes qui s'y produisent.

De pont du navire, très éloignés de la terre, nous apercevons assez nettement la ville arabe scintillante au soleil, et nous devinons quelque peu le port. La mer est sillonnée de voiles d'une rouge ardent, et c'est miracle de les voir inclinées sous la brise jusqu'à la vague, toutes frangées de blanche écume, car la mer a grossi, tirant des bordées, prenant le vent et filant en tous sens comme des flèches. Il sera difficile de gagner la ville, car les barques ont grand'peine à accoster notre navire. Des voyageurs arrivent, la barque qui les porte monte

tantôt sur une lame, et tantôt disparaît, renversée presque, sans cesse couverte d'écume. Comme elle approche, après avoir décrit une grande courbe, j'entends les cris perçants d'une fillette affolée par la peur. Voici la barque près de l'échelle du bord, les voyageurs sont trempés par l'eau de mer, leurs visages sont convulsés. L'abordage est difficile, il faut choisir le moment où la barque descendue très bas dans la lame remonte avec elle.

Enfin, après mille peines, les voici sur le pont. La fillette est en larmes encore, mais elle n'a plus peur maintenant.

C'est vraiment un voyage pénible, dangereux même à entreprendre pour gagner la terre. L'indifférence de la Compagnie française qui fait aujourd'hui les escales livre les voyageurs à des barques à voiles qui n'offrent aucune sécurité et où ils sont entassés au milieu de ballots. Les accidents sont rares, c'est certain, mais enfin il s'en produit quelquefois.

Le chenal d'accès et le port que deux dragues creusent actuellement seront un véritable bienfait pour Sfax. En attendant on s'accorde à regretter le service des Transatlantiques dont la suppression n'a servi que les intérêts de la Compagnie italienne.

Malgré l'ennui de cette traversée de plusieurs kilomètres, par une grosse mer, et dans les conditions précaires que l'on sait, je me livrai à une barque et après un voyage mouvementé j'abordai sur les quais de Sfax que j'avais déjà visité trois ans auparavant.

Le premier coup d'œil sur le quartier franc, allongé au bord de la mer, me révèle une prodigieuse transformation rapidement accomplie. Des boulevards sont plantés d'arbres, des rues se dessinent, des maisons de bel aspect se sont élevées, des hôtels reçoivent les voyageurs. Les Européens d'ici sont industriels, les navires grecs pêchent l'éponge, le commerce de l'huile et de l'halfa augmente tous les ans. La seule note discordante venait du port où les dragues soulevant la vase, ou plutôt des immondices séculaires, empoisonnent l'air.

La Sfax européenne et la cité arabe, sont villes de grand avenir. Par sa population et par son commerce, la première est déjà une des plus importantes de la côte. Aux environs, ses 10,000 jardins occupent une superficie de 60 kilomètres. C'est à eux, plus qu'à son commerce encore, que Sfax doit sa prospérité. Ses rapports constants avec Gafsa, dont toutes les oasis du Djerid sont tributaires, contribuent à sa richesse en assurent l'avenir. Et quels horizons de prospérité s'ouvrent encore pour cette ville : une ligne ferrée la reliant à Gafsa, et par suite au Djerid, dont la construction projetée sera bientôt en voie d'exécution, le port qui incessamment rendra l'accès facile par mer.

Mais ce qui est surtout intéressant à Sfax, en dehors des progrès de la colonisation qui ne peuvent nous laisser indifférents, c'est la ville arabe. Bombardée et prise par l'amiral Garnault le 16 juillet 1881, à la suite de l'insurrection d'Ali-ben-Khalifa, elle ne conserve plus aucune trace de l'assaut, elle a repris, sa physionomie originale d'autrefois. Seule une muraille que enserrait le quartier franc a été détruite.

Longtemps encore la vieille cité conservera sa couleur par le fait même des mœurs de ses habitants. Les gens de Sfax, en effet, ne vivent pas comme les autres Arabes citadins, ils n'habitent pas la ville, mais la campagne d'alentour. Chaque matin, sur leurs petits ânes trotinant avec ardeur, on l'est voit arriver à leur boutique ou à leur atelier. Au surplus, Sfax offre le contraste le plus étonnant avec les autres villes de la régence. C'est partout une animation extraordinaire, la nonchalance légendaire des musulmans est inconnue ici, on va, on vient, on gesticule, on parle haut, et c'est une confusion inouïe dans les étroites ruelles, de chevaux, d'ânes, de chameaux chargés au milieu d'une population grouillante très affairée.

Quand vient le soir, comme par enchantement tout bruit cesse, c'est le silence profond et presque la mort. Chacun, abandonnant la ville, a regagné les jardins.

La question des eaux a sans cesse préoccupé les gens de Sfax et leur étonnant esprit de prévoyance, si en dehors des habitudes arabes, leur a fait construire des milliers de citernes. Vous en verrez au portes même de la ville. Protégées par des murailles, réunies par groupes, elles sont au nombre de quatre cents : c'est la réserve en cas d'extrême sécheresse.

L'établissement de ces citernes est dû à les fondations pieuses, à l'organisation des habous dont j'ai précédemment parlé.

Mais cet esprit de prévoyance si caractéristique à Sfax ne s'exerce pas sur les questions de voirie. Les rues sont d'une malpropreté révoltante et les fièvres pernicieuses, dues sans doute à cet état de choses, y sévissent avec violence.

Beaucoup d'habitants ici se prétendent descendants du Prophète et portent un turban vert qui les distingue des autres. Leurs ancêtres auraient accompagné le Barbier de Mahomet enterré dans une mosquée de Kairouan que nous avons visitée. Il en est même qui sont complètement vêtus de vert. Le turban ne s'enroule point comme ailleurs autour de leur tête, il est plus large, et ses plis remontent en pointe au-dessus du front. Les visages eux-mêmes se différencient vivement de ceux des autres Maures et le contraste est surprenant lorsqu'on arrive de Mahdia où les faces sont larges, rondes et colorées. Ici le trait est ferme, nerveux, l'ossature apparente, l'œil expressif.

Je retrouvai à Sfax quelques vieux souvenirs de Tunis, les Fezzesna entre autres, dansant comme à Halfaouïne sans trêve ni repos, au son de la zourna et du tam-tam. J'aperçus aussi un café décoré de peintures naïves comme à Bab Djedid. Mais celui-ci était surprenant avec son chameau fantastique portant en guise de bosse une tour crénelée, ses lions enchaînés et ses serpents chevelus.

Je me plaisais surtout dans les souks. Ils sont loin d'avoir l'importance et la richesse de ceux de Tunis, mais de combien il les dépassent au point de vue pittoresque ! Il y a là des coins d'une étrangeté charmante, tout éclaboussés de rayons d'or et de couleurs folles, avec des boutiques dont les auvents sont formés par de vieilles planches disjointes, des vieux sacs percés, rapiécés, tout en pendeloques, retenus par des ficelles, où le soleil se joue et où les ombres adoptent les formes les plus imprévues. C'est le pittoresque le plus désordonné. Il est des rues et j'ignore leurs noms attendu que des chiffres seuls les indiquent, où s'alignent, dans l'éblouissante lumière, des jarres toutes noires et suintantes. Là on traite les chameaux malades. J'ai vu de ces misérables animaux, efflanqués, dont le poil rongé par la gale était tombé par places, qu'on badigeonnait avec du goudron. C'était bizarre ensuite de voir la bête toute noire s'en aller avec lenteur dans le soleil comme un squelette d'animal antédiluvien ; et chacun au passage s'écartait. Et tout à coup, à cette vision bizarre succédait l'apparition d'un beau cavalier sur une selle brodée d'or, noble et fier d'allure, vêtu d'une manteau magnifique.

C'étaient ensuite des ressemeleurs de babouches étirant le cuir, coupant et tapant sans trêve, des teinturiers aux mains rouges, des teinturiers aux mains jaunes, car chacun d'eux n'emploie qu'une couleur. Puis des marchands de sucreries installés sous les auvents de fortune que nous connaissons, agitant constamment un éventail en feuilles de palmier, au-dessus de leur étalage pour chasser les mouches. C'était un bourdonnement continu, des vols noirs tournoyaient autour des sucreries que le marchand, malgré ses efforts, n'arrivait pas à défendre. Et tout cela au milieu d'un brouhaha perpétuel, dans une foule remuante, parmi des cavaliers, des piétons ou des chameaux seuls passaient avec insouciance et gravité.

Je suis arrivé à une porte de la ville, haute ogive ouverte dans le rempart. Ici l'animation est plus extraordinaire que partout ailleurs dans Sfax. Des cavaliers, des àniers, des piétons, débouchant de la sombre ouverture du matin au soir, s'y succèdent ; beaucoup sont coiffés du large turban vert, la plupart sont drapés dans des manteaux d'une éblouissante blancheur et tout cela continuellement grouille et s'agite et un éternel va-et-vient. Les djebbas superbes resplendissent et s'éteignent toujours faisant place à d'autres. Et c'est, avec

éblouissement des yeux, un tumulte indescriptible où se confondent les cris, les appels et les coups retentissants des marteaux des forgerons qui occupent une rue voisine tout entière.

Les deux côtés de cette rue sont bordés par leurs échoppes et, à travers les sombres écharpes de fumée qui s'en échappent, monte un blanc minaret de forme originale. Alentour, dans les ruelles voisines du rempart, s'accrochent aux murailles de bizarres balcons. A leurs balustres déjetés, pendent des étoffes, des loques, des haillons de toutes couleurs, et les guirlandes de lainages pourpres ou jaunes des teinturiers. Tout cela est toujours soutenu on ne sait comment à l'aide de pieux et de ficelles. Et toujours aussi, dans ce chaos de fumées et de rayons éblouissants, la foule agitée se presse parmi des cavaliers, des àniers et des chameaux lourdement chargés.

Je me suis à grand'peine frayé un passage à travers la cohue et j'ai franchi la porte, me voici à la base des remparts. La campagne brûlée par le soleil s'étale devant moi toute nue car les jardins dont j'aperçois la ligne verdoyante sont là-bas plus loin.

Ici, en dehors des murs, c'est, au grand soleil, tout un monde de chameaux et d'àniers, des fondouks, des koubbas étincelantes, de pauvres gourbis occupés par des nègres. Mais la chaleur est suffocante, je regagne bientôt la porte de la ville et, suivant la rue originale de tout à l'heure, je vais me réfugier à l'ombre des souks, dans le vieux marché à l'encan. C'est le plus original qui se puisse voir. Le centre en est occupé par un café en plein air que des toiles tendues, rapiécées, abritent du soleil. Alentour s'ouvrent les boutiques des marchands d'habits dont les portes sont entourées de guirlandes de loques. Ce sont des djebbas usées, des corsages de juives aux boderies d'or flétries, des brides et des selles, des burnous, des tapis effilochés et sais-je encore tout ce qui était accroché là d'oripeaux brillants, de lambeaux superbes, d'objets dont j'ignorais les origines et l'usage !

Il n'y avait pas que des brocanteurs sur cette place, mais aussi des marchands de poteries. Les auvents bizarres de ces boutiques, fabriqués on ne sait avec quoi, pendaient, s'inclinaient ou se relevaient toujours capricieusement à l'aide de planches et de pieux plantés dans le mur. Les déchirures des toiles étaient bouchées avec des oripeaux et, malgré tout, l'or du soleil ruisselait par les fissures, frappant d'éclats aveuglants une jarre à la forme antique, enrichissant d'éblouissantes arabesques un vase usuel quelconque. Devant la porte, les jarres et les gargoulettes s'amoncelaient ; les passants les jetaient du pied. Ailleurs on procédait à la vente à la criée de selles, de harnais, de brides et de cuivres.

Une des portes de la mosquée de Sfax s'ouvre dans les souks.

En passant sous la galerie obscure, on est surpris par la vision de colonnades éclairées par le reflet du soleil qui frappe sur des murailles invisibles. Sous les arceaux, dans la pénombre lumineuse, des Maures au turban vert, au turban d'or, aux riches costumes, sont debout les mains levées dans l'attitude de la prière ou prosternés ver l'Orient. Et cette scène est d'une singulière grandeur en sa simplicité.

Si vous allez à Sfax, n'oubliez pas de vous diriger vers la grande mosquée le vendredi à une heure du soir. L'assemblée des croyants est si nombreuse ce jour-là que le sanctuaire ne peut les contenir tous. Vous verrez à l'extérieur, sur des banquettes en maçonnerie, tout un concours de fidèles. Et la gravité ou le caractère des visages, la richesse du costume, le recueillement de cette foule vous surprendront.

Un derviche au turban rouge, au manteau vert, à la barbe blanche comme la neige passait et repassait autour de la mosquée devant le peuple en prière.

« Oh ! croyants, mes frères, disait-il, sachez que nous sommes dans le bien et que nous en rendons grâce à Dieu. Il est le maître de faire tout ce qu'il lui plaît. que le salut accompagne Mahomet son envoyé ! »

On n'entendait que sa voix répétant l'invocation et par les portes grandes ouvertes de la mosquée, dans l'ombre des arceaux, des silhouettes blanches se prosternaient ou se dressaient et les manteaux s'agitaient comme de grandes ailes.

« Il est mahoul » me disait un Juif avec lequel je m'entretenais. Un Maure qui passait s'écria : « Ne l'écoute pas, roumi, c'est un saint en non un fou. »

Le Juif s'esquiva.

« Vois-tu », continua-t-il en regardant dédaigneusement l'autre, s'en aller, « l'esprit de Dieu est avec cet homme et il ne peut le supporter. Si tu es allé à Tunis, tu as remarqué une tombe au milieu du souk des selliers ; tous les vendredis, hour sacré pour nous, on plante des drapeaux sur la sépulture et les passant baisent leurs plis. C'était un saint aussi, celui qui est enterré là-bas, et les étrangers le prenaient pour un fou.

« Nous autres, nous respectons ces hommes que l'esprit de Dieu visite et, comme ils sont incapables de gagner leur vie, nous leur reconnaissons le droit de prendre leur nourriture dans les étalages des marchands. »

Et tandis que je quittais les abords de la mosquée, la voix du derviche se faisait toujours entendre. Maintenant il parlait avec une volubilité extrême.

Le Juif qui n'était pas allé loin m'attendait.

« Mais qu'a donc ce fou maintenant, regarde comme il s'agite : un rassemblement vient de se former autour de lui... Dis-moi ce qu'il raconte.

« Il parle de la guerre, sidi, il répète toujours a même chose. On did qu'il devint subitement fou durant le bombardement de Sfax par les Français et depuis il vit dans le souvenir des événements qui lui firent perdre la raison.

Et le Juif me traduisait les discours du maboul que je voyais redressant la taille, faisant de grands gestes, et comme nous nous étions rapprochés j'entendais distinctement sa voix.

« O mes frères, disait-il, le temps de gloire est passé. Allah abandonne son peuple, voici le soleil qui se lève tout rouge dans une mer de sang. Les giaours sont venus par la mer avec leurs vaisseaux de feu : les voici qui s'avancent comme les tourbillons de sable du Sahara. On entend beugler les chameaux et les bœufs... On entend hennir les chevaux... Les escadrons fondent sur nous, les armures lancent des étincelles.

Les vaillants Kroumirs les attendaient dans leurs montagnes, mais pleureux, à mes frères, la ruine de l'Islam commence, les forêts brûlent, les champs sont ravagés, les troupes, les femmes, les enfants sont la proie de l'infidèle.

Louange à Dieu qui fait mourir et qui fait vivre !

La nuée de feu s'avance, saisissez les longs fusils, les yatagans, les pistolets, mettez vos éperons. Guerriers et goums, suivez vos étendards. En avant !...

...Les Ulémas, à Kairouan, prêchent la guerre sainte du haut des minarets, le monde musulman s'agite, le sultan envoie des bataillons de Tripoli. L'espoir renaît, on va chasser l'infidèle.

Ecoutez, maintenant : on a scié les grands poteaux qui portent la pensée le long des routes, car les chrétiens se parlaient avec des lits d'un bout du monde à l'autre. Guerre aux giaours ! Sans le vaisseau de feu, plein de canons comme un fort qu'on voit près du rivage, tous seraient égorgés à Sfax !

Les tribus étaient avec nous et jusques dans les profondeurs du désert on attendait le signal.

Et comme l'heure allait sonner...

Oh ! Croyants, mes frères, sachez, que nous sommes dans le bien et que nous en rendons grâce à Dieu. Il est le maître de faire tout ce qu'il lui plaît, que le salut accompagne Mahomet son envoyé !

Et comme l'heure allait sonner, la mer se couvrit d'une nuée de grands vaisseaux de feu, grands comme des forteresses, tout noirs, vomissant la fumée, hérissés d'armures, semblables à des monstres.

Le lendemain une pluie de fer et de feu tomba sur la ville, les murailles s'écroulaient, la terre et le ciel retentissaient de grondements terribles, comme si la fin du monde arrivait.

O mes frères, la colère céleste nous châtie, voici les jours noirs, vous ne possédez plus rien, c'est la honte éternelle !...

Et pendant que cette pluie de fer et de feu nous écrasait, des barques chargées de soldats approchaient du rivage. Louange à Dieu qui ressuscite les morts ! Dieu seul est éternel !

Mourez, on ne dira pas : ils ont fui !... Mourez, vous vivrez encore...

Beaucoup de nos guerriers sont morts ce jour-là. Ils vivront...

L'armée des infidèles était sur le sable du rivage, mais on se défendait en dehors des remparts, et les tribus approchaient pour se joindre à nous. Les bateaux vomissaient du feu, ô honte, mes frères, il fallut fuir...

Alors, sous le fer des canons les portes de la ville s'abattirent, et l'infidèle entra...

C'était écrit, ô mes frères.

On fit le siège des maisons. Nous luttâmes corps à corps, mais le soir le drapeau des Français remplaçait l'étendard de l'Islam sur la Kasbah !...

Le temps de gloire est passé, ô Musulmans : où sont nos guerriers, où sont nos goums, où sont nos étendards ? La colère céleste les a dispersés.

Louange à Dieu qui ressuscite les morts ! Dieu seul est éternel.

Le derviche ne parlait plus, il s'en allait maintenant à travers la foule qui s'ouvrait respectueusement sur son passage.

Je dis alors au Juif : « L'Arabe avait un peu raison, tout à l'heure, car ce n'est pas un maboul, mais ce n'est pas non plus un saint. C'est un illuminé et peut-être un fanatique qui

pourrait devenir dangereux en certaines circonstances. J'ai vu ce matin un vrai maboul par les rues, il s'en allait demi-nu, le corps déjeté, les yeux atones, la bouche ouverte et baveuse. »

Et je pensais au vèpres siciliennes, à Jean de Procida simulant la folie et allant de ville en ville pour avertir les conjurés de l'heure du massacre.

« Vois-tu, » me répondait le Juif, à voix basse, « je pense comme toi, mais nous n'osons pas tout dire nous autres, tu sais bien...

Nous avons quitté les abords de la mosquée et nous allions à travers les ruelles, nous arrêtant à chaque instant, car à Sfax on peut passer des journées sans ennui, découvrant toujours de nouveaux détails intéressants. C'est tantôt une Juive qui passe les cheveux ébouriffés, teints par le henné, buisson ardent flambant au soleil : un porteur d'eau chassant devant lui un âne enrubanné, plein d'amulettes et de touffes de laines aux brillantes couleurs : des enfants chargés de palmes vertes ; des marchands d'habits agitant des étoffes éclatantes. Et tout cela se meut sous des rayons de lumière, dans l'ombre translucide, au milieu des senteurs de fenouil et du benjoin, des âcres odeurs de fritures.

Nous apercevions nombre de boutiques pleines de concombres, d'une grosseur inusitée, il y en avait partout. C'est le légume cher aux gens de Sfax. On a prétendu même que l'abondance des concombres, les fakous, en arabe, avait inspiré le nom de la ville.

Et nous allions ainsi lorsque des chants frapperent nos oreilles. Une bande d'Arabes débouchait presque aussitôt dans une ruelle. C'était un enterrement. Le mort, couché dans son cercueil, enveloppé d'une natte, était porté sur une haute civière à balustres.

Le chant était accélère, les porteurs se hâtaient, ils butaient à chaque instant dans le sol inégal, et la haute civière oscillait. Le cortège passa vivement près de nous, s'illuminant au passage sous les rayons du soleil pour retomber aussitôt dans l'ombre de la rue, s'allumant plus loin d'un éclair fugitif. Il monta, descendit se montra une dernière fois et disparut. Les chants s'éteignirent dans le lointain.

J'avais quitté le quartier arabe et j'étais arrivé à la marine, un bateau venait d'arriver. L'archimandrite d'Alexandrie descendait du bord, il allait inaugurer l'église grecque. Une foule nombreuse l'attendait sur les quais. Le pasteur avait entouré sa haute coiffure d'un voile noir qui recouvrait aussi son visage. Les fidèles s'agenouillaient devant lui, baisant ses mains et l'archimandrite effleurait en passant leur tête de ses lèvres.



LE DÉRVIHÉ

(<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k106534x>)